

# Études Ricœuriennes / Ricœur Studies

---

## ERRS

---

### La durée dans la dureté

Espaces de la mémoire et mémoires de l'espace chez Paul Ricœur

Francesca D'Alessandris

Fondazione San Carlo – Modena/EHESS – Paris

#### Résumé

Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur ne parvient pas à donner une définition claire de la mémoire collective. Dans cet article, nous cherchons à montrer comment elle se laisse néanmoins décrire, à partir de ce même texte, comme la capacité à reconnaître, à travers l'attribution réciproque, des souvenirs qui s'inscrivent dans les espaces temporels partagés avec nos proches et, à travers ces derniers, avec les étrangers. Afin d'appuyer cette hypothèse, nous analysons les réflexions de Ricœur sur l'architecture en tant qu'inscription de la mémoire publique dans l'espace, présentées pour la première fois dans le texte "Architecture et narrativité." Deuxièmement, nous considérons l'imagination et la mémoire corporelle, à savoir l'habitude qui découle de l'acte d'habiter, comme les conditions de possibilité de la cristallisation des souvenirs dans les lieux partagés.

*Mots-clés: mémoire collective, espace, architecture, imagination, corps.*

#### Abstract

In *Memory, History, Forgetting*, Ricœur does not provide us with a clear definition of collective memory. In this article, we will try to show how it could nevertheless be described, based on the same text, as the capacity for recognition, by way of reciprocal attribution, memories that are engraved in temporal spaces and are shared with our neighbors and, through them, with strangers. To verify this hypothesis, we will analyse Ricœur's reflection on architecture as public memory's engraving into space, presented for the first time in the text "Architecture et narrativité." Lastly, we will consider imagination and bodily memory, i.e. habit emanating from the act of inhabiting, as the conditions of possibility for the crystallization of memories in shared places.

*Keywords: Collective Memory, Space, Architecture, Imagination, Body.*

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 10, No 1 (2019), pp. 58-72

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2019.439

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](http://www.library.pitt.edu) of the [University of Pittsburgh](http://www.pitt.edu) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](http://www.dscribe.com), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](http://www.pitt.edu).

# La durée dans la dureté

## Espaces de la mémoire et mémoires de l'espace chez Paul Ricœur

Francesca D'Alessandris

Fondazione San Carlo – Modena/EHESS – Paris

### L'espace partagé comme mémoire collective

Le thème de la mémoire collective est abordé pour la première fois de manière thématique par Ricœur dans le troisième chapitre de la première partie de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*.<sup>1</sup> Il nous semble toutefois que, dans cet ouvrage, la définition de cette faculté plurielle n'a été que partiellement élaborée par le philosophe. À partir de ce constat que nous nous efforcerons d'étayer, le but de notre réflexion sera de proposer une description minutieuse ainsi qu'une réinterprétation de la mémoire collective en portant plus particulièrement notre attention sur le caractère essentiellement spatial de la mémoire partagée.

Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, afin d'échapper à l'alternative entre une phénoménologie de la mémoire individuelle et une sociologie de la mémoire collective, Ricœur trouve dans ce qu'il nomme "attribution" un "concept opératoire susceptible d'établir une certaine commensurabilité entre les thèses opposées" sur le sujet véritable de l'histoire – qu'il s'agisse de l'individu ou de la collectivité. S'interroger sur l'attribution d'une mémoire veut dire, comme cela est expliqué dans les lignes suivantes, envisager ce qui permet d'indiquer le porteur du *pathos* qui accompagne la réception d'un souvenir, et de la praxis qui se superpose à la quête de ce souvenir lui-même.<sup>2</sup>

L'attribution de cette mémoire pratique et, pourrait-on dire, "pathique" à autrui trouve sa légitimité dans une distinction ultérieure, qui s'ajoute à celle existant entre individu et collectivité. Entre la personne et le groupe figure une dimension partagée de *proximité* entre sujets, et c'est seulement en traversant celle-ci que l'on peut connecter les mémoires singulières aux mémoires plurielles par le mécanisme de l'attribution. En effet, ce qui nous permet d'indiquer un souvenir comme le souvenir d'une autre personne est, en premier lieu, le fait de partager avec cette dernière une intimité spirituelle, à savoir une existence "dans la réciprocité et l'égalité de l'estime."<sup>3</sup> C'est seulement par ce biais, c'est-à-dire à partir du phénomène que Ricœur définira, dans *Soi-même comme un autre*, comme l'"attestation" (attestation qui repose sur la reconnaissance de la capacité de l'autre à parler, à agir, à raconter et à s'imputer à soi-même la responsabilité de ses actions), que l'individu est amené à concevoir une mémoire comme mémoire d'autrui. L'attribution des phénomènes mnémoniques à des étrangers est ainsi envisagée comme le résultat d'un détour qui, à partir de l'individu, atteint la collectivité en passant par nos proches.

Dans l'article "Le *socius* et le prochain," datant de 1954, ce dernier terme apparaît pour la première fois dans le vocabulaire ricœurien avec une connotation biblique.<sup>4</sup> En se référant à la parabole du Samaritain, Ricœur décrit ici le prochain comme un paradigme d'action qui suscite un comportement à la première personne émanant de la décision de se rendre présent. L'être prochain n'est donc pas vu comme un objet déjà là, mais davantage comme une attitude individuelle qui

requiert un engagement actif du sujet. Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, la notion de proche est en revanche reliée à deux caractéristiques principales que l'on peut synthétiser de la façon suivante. La première, que nous avons déjà mentionnée en partie, est la capacité des proches à nous reconnaître comme des êtres agissants, capables de se raconter, et responsables. La seconde concerne l'intérêt des proches pour les événements qui marquent le début et la fin de notre existence, à savoir la naissance et la mort: si ces événements peuvent être traités comme de simples données démographiques liées à notre état civil, ils sont aussi susceptibles d'intéresser personnellement ceux qui sont à nos côtés. La seconde caractéristique, que l'on peut considérer comme la condition de possibilité de la première, concerne le partage avec les proches des mêmes espaces de vie. Le caractère spécifique de la relation de proximité par rapport à celle d'extranéité découle, en effet, du fait que l'on s'est déplacé à travers les mêmes lieux et que l'on est par là même porteur de la même mémoire. "Le souvenir d'avoir habité dans telle maison de telle ville ou celui d'avoir voyagé dans telle partie du monde sont particulièrement éloquents et précieux" écrit Ricœur, car "ils tissent à la fois une mémoire intime et une mémoire partagée entre proches."<sup>5</sup>

Si l'on met en relation ce que Ricœur nous dit à l'égard de l'attribution de la mémoire collective et sa réflexion sur la proximité des autres, on en arrive alors à l'idée suivante: pour qu'une attribution des souvenirs soit possible, il faut que nous ayons une expérience du monde vécue conjointement avec nos proches, qui repose, à son tour, sur une "communauté de temps autant que d'espace."<sup>6</sup> La mémoire collective se laisse ainsi décrire comme la capacité à reconnaître, à travers l'attribution réciproque, des souvenirs qui s'inscrivent dans les espaces temporels partagés avec nos proches et, à travers ces derniers, avec les étrangers.

Ce n'est donc pas par hasard si le paragraphe qui ouvre la troisième partie de *La mémoire, l'histoire, l'oubli* ("Histoire et épistémologie"), et qui suit immédiatement les pages que nous venons de citer, porte sur la question de l'espace habité.<sup>7</sup> Ici, Ricœur envisage le rapport entre l'espace vécu, géométrique et habité de façon analogue à ce qu'il avait fait dans *Temps et récit* lorsqu'il abordait le rapport entre temps vécu, cosmique et historique. C'est à travers cette analogie qu'il introduit en outre le thème, déjà abordé auparavant, de l'architecture en tant qu'opération de mise en intrigue qui double le rôle de la narration temporelle sur le plan de la spatialité.

La question de l'architecture n'était pas inconnue de Ricœur avant le texte de 2000. En 1994 il avait en effet présenté une communication intitulée "Architecture et narrativité" à la Triennale de Milan, portant sur le thème "Identità e differenza,"<sup>8</sup> qui fut ensuite publiée en 1998 dans la revue *Urbanisme*.

Dans cet article, le philosophe part d'une réflexion sur le caractère déclaratif de la mémoire – toujours inscrite dans une mise en récit –, afin de montrer, par analogie, que l'architecture, lorsqu'elle s'inscrit dans des lieux construits, a elle aussi le pouvoir de rendre présent "non pas ce qui n'est plus mais ce qui a été à travers ce qui n'est plus."

C'est la même inscription, écrit Ricœur, qui transporte vers l'espace l'acte "configurant" du récit, l'inscription dans un objet qui dure en vertu de sa cohésion, de sa cohérence (narrative, architecturale). Si c'est l'écriture qui confère de la durée à la chose littéraire, c'est la dureté du matériau qui assure la durée de la chose construite. Durée, dureté: cette assonance a été maintes fois remarquée et commentée.<sup>9</sup>

Les espaces de notre vie sont des inscriptions de la mémoire: tout comme le récit rend présent le passé à travers la parole, l'architecture le configure à travers des narrations matérielles. Les rues et les édifices de nos villes ne sont guère des *représentations* de nos souvenirs et, de la même manière, ils ne peuvent pas être envisagés comme le simple résultat de l'acte temporel de construire. Ils sont davantage notre mémoire elle-même dans sa forme visible autant que lisible; ils sont le temps solide qui s'est déposé dans son cours éphémère. La relation réciproque entre le temps et l'espace que Ricœur reprend du "chronotope" de Bakhtine se reflète ainsi dans la relation symétrique entre le récit et l'architecture: le premier – construit par la configuration, enraciné dans la pré-figuration et accompli par la re-figuration – a un caractère spatial, de même que l'acte architectonique a sa propre temporalité. Si, d'un côté, on peut aisément reconnaître que la construction d'un bâtiment, d'une rue, tout comme celle d'une ville prend du temps; de l'autre côté, ce qu'il faut saisir est quel'espace construit est lui-même du temps condensé. C'est du temps tracé par l'espace, ou, réciproquement, du temps qui se fait spatial par ses traces.

Les principales caractéristiques du récit sont ainsi, analogiquement, des propriétés de la narrativité architectonique. En ce qui concerne l'aspect de la mise en intrigue, tous deux sont pensés de la même manière comme des synthèses de l'hétérogène. Le récit assemble, dans les limites d'un début et d'une fin, les épisodes d'une histoire tout comme des points de vue, des motifs et des hasards (voir *Temps et récit*, t. 1). L'architecture, de son côté, relie les cellules d'espace, les formes masses, les surfaces limites.

Du point de vue de notre désir d'intelligibilité, l'acte architectonique et le récit partagent le but de rendre lisible l'entrecroisement des histoires qui tissent notre temps et notre espace en leur donnant un ordre et une linéarité. Finalement, les narrations littéraires s'inscrivent dans le cadre d'un réseau de récits qui ont déjà été produits et qui leur confèrent un horizon de signification. Toute narration sort d'une production qui, tout à la fois, trouve et invente, car elle se place dans un univers littéraire qui est son jalon et son domaine de re-configuration. De même, les nouveaux bâtiments, rues et villes, sont construits dans un environnement qui n'est jamais vide, mais se compose de lieux matériels toujours en train d'être renouvelés par l'opération architecturale.

Par le biais de ces trois propriétés, qui correspondent à autant d'opérations narratives, l'espace géométrique est mélangé à l'espace vécu, en donnant ainsi lieu à l'espace habité. De la même manière, le récit, à travers l'imagination, règle le rapport entre le temps de la phénoménologie, qui est celui de la subjectivité, et le temps cosmique de l'horloge. Il édifie une tresse hybride qui fait correspondre à chaque moment de l'expérience vécue l'instant anonyme d'une ligne temporelle objective. Les fruits de la construction architectonique sont, à leur tour, le résultat d'une production tout à la fois imaginative et matérielle, qui parvient à coordonner les lignes, les volumes, les distances de la géométrie avec les propriétés qualitatives de l'environnement vécu. Dans la mesure où l'architecture donne lieu à une dimension habitable – qui peut être lue du point de vue de l'historiographie car elle est historique dans sa manière d'être elle-même – elle réalise ainsi à travers ses œuvres une véritable inscription de la mémoire.

La possibilité de retracer les histoires d'une ville à travers celles de sa construction s'enracine ainsi non seulement dans la nature temporelle de l'acte architectonique, mais aussi, et surtout, dans son acte caractéristique consistant à inscrire dans la matière un projet né d'un univers historique partagé. L'architecture sort d'un travail de l'imagination qui jaillit d'une dimension

symbolique, d'une époque particulière et, pour cette raison, elle peut être sujette ensuite à une lecture historiographique réflexive. Il s'agit alors de comprendre qui est le porteur de l'histoire que l'acte architectural inscrit dans la matière. Si la réponse n'est pas difficile à présager lorsque l'on songe à la nature plurielle de l'imaginaire dont il provient, nous croyons qu'il est possible de la saisir plus explicitement dans les pages de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*.

Le caractère spécifique du discours sur l'architecture dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, par rapport aux autres textes que nous avons mentionnés, tient au fait que Ricœur le situe ici entre un raisonnement sur la phénoménologie de la mémoire spatiale et une visée ontologique de l'espace. La question de l'architecture est ainsi installée dans le cadre d'une argumentation qui porte non seulement sur la mémoire, mais aussi sur la relation entre mémoire et histoire et, plus encore, sur la relation entre mémoire privée et mémoire collective. L'architecture est interprétée, en particulier, comme le pont herméneutique qui relie, d'un côté, la mémoire spatiale abordée phénoménologiquement et fondée sur "la spatialité corporelle et environnementale inhérente à l'évocation du souvenir"<sup>10</sup> et, de l'autre, la géographie qui a pour sujet la terre habitée. Cette discipline est mise en parallèle avec l'histoire tout comme l'est l'architecture avec l'historiographie, car elle montre comment l'étude des paysages implique celle des activités humaines qui les ont manipulés et, en les manipulant, ont laissé leurs traces sur eux.

Sur ce point, Ricœur part de Casey et de sa phénoménologie de la "place" et du "lieu," en la reliant à la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty et à la poétique de l'espace de Gaston Bachelard. C'est dans l'"ici absolu" de notre corps<sup>11</sup> – d'où jaillissent les dimensions du proche et du lointain, de la droite et de la gauche et ainsi de suite – que se trouve le point de départ du développement de notre mémoire spatiale. Par le biais du corps et de ses mouvements prend forme l'acte d'habiter, qui relève des emplacements spatiaux spécifiques comme "résider et se déplacer, s'abriter sous un toit, franchir un seuil et sortir au-dehors." Comme le montre Bachelard, cet espace habité transcende toujours l'espace géométrique:<sup>12</sup> ce qui conduit Ricœur à affirmer que habiter signifie mélanger les localités quelconques de l'espace géométrique avec l'intimité et la singularité de l'espace vécu. Mais, habiter, c'est aussi partager l'espace entre proches et, à travers eux, avec les autres, en croisant nos différents êtres spatio-temporels et notre mémoire.

Dans *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Ricœur ne se contente donc pas de souligner la connexion étroite entre l'acte de construire et celui de raconter, mais il tente d'éclairer aussi, à travers deux analyses successives, le lien qui relie cette analogie avec la question de la mémoire collective. La première consiste à montrer comment cette mémoire peut être décrite à partir de la mise en partage non seulement des époques du temps mais aussi de l'espace habité avec les proches. La seconde insiste sur le fait que l'on peut soutenir réciproquement que l'espace partagé est mémoire collective depuis sa naissance jusqu'à son accomplissement – c'est-à-dire, de l'acte qui le projette et le construit jusqu'à l'acte qui l'habite. Bref, l'environnement matériel qui est projeté et réalisé par le travail architectural est l'état dur des souvenirs pluriels, tout comme l'historiographie est leur état durable, étant donné que ces deux aspects se croisent toujours de façon essentielle. Pour résumer les choses, on peut donc affirmer que l'architecture est l'inscription d'une mémoire collective imprégnée d'une symbolique partagée et construite au fil d'une accumulation des temps et des espaces habités. Alors que, dans les études sur l'architecture et la narrativité, c'est la connexion de l'architecture avec la mémoire en général qui était avant tout mise en avant, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, le lien entre mémoire privée et mémoire collective passe clairement au

premier plan. Comme le souligne ici Ricœur: “la narrativité imprègne plus directement encore l’acte architectural dans la mesure où celui-ci se détermine par rapport à une tradition établie et se risque à faire alterner novation et répétition.”<sup>13</sup> En rattachant l’acte architectural à la dimension essentiellement partagée de la tradition et aux couches des goûts et des formes culturelles qui sont sédimentées dans les villes, il le présente ainsi comme l’art de placer de nouveaux édifices dans un environnement fait de bâtiments déjà là, c’est-à-dire dans un univers public où la mémoire vive devient solide.

## L’imagination narrative dans le récit et dans l’architecture

Le jeu d’hybridation qui unit l’espace géométrique à l’espace vécu, le projet architectural à la matière construite, la cartographie des lieux aux paysages humains, appelle dès lors une réflexion sur ses conditions de possibilité. Ce qui est ici en question, c’est l’opération qui permet de lier ces deux dimensions apparemment distinctes et hétérogènes; et l’on peut aisément présager que l’imagination, en tant que faculté de médiation – de la perception et de l’intellection, de la matière et de l’esprit – pourrait jouer un rôle essentiel.

Toutefois, la reconnaissance du rôle de l’imagination dans la construction de l’espace habitable comme lieu de la mémoire collective ne va pas de soi. *La mémoire, l’histoire, l’oubli* commence en effet par une distinction importante entre mémoire et imagination. Dans le premier paragraphe, Ricœur part des célèbres argumentations sur la nature de la mémoire chez Platon et Aristote, en s’attardant sur le paradoxe selon lequel la mémoire rend présent ce qui est absent. Le statut ontologique du souvenir, qui est l’*eikon* (image) d’une affection passée, est saisissable lorsqu’il est interprété comme le fruit d’une opération mimétique. La *mimesis* est la figuration réglée par les lois de la ressemblance à partir de laquelle prend forme le souvenir. Ce dernier, de par sa nature, se réfère toujours à un autre que soi, c’est-à-dire qu’il est l’image présente de ce qui n’est plus. Or, la différence essentielle entre la mémoire et l’imagination est indiquée ici précisément dans cette caractéristique. L’imagination, en effet, ne se figure pas ce qui n’est pas mais qui a été une fois, mais elle se représente davantage ce qui n’est pas du tout. Selon les propres mots de Ricœur: “à la mémoire est attachée une ambition, une prétention, celle d’être fidèle au passé,” mais, on ne peut pas dire la même chose de l’imagination, “dans la mesure où celle-ci a pour paradigme l’irréel, le fictif, le possible et d’autres traits qu’on peut dire non positionnels.”<sup>14</sup>

Cette distinction entre les facultés de la mémoire et de l’imagination peut, dans un premier temps, surprendre le lecteur qui connaît les réflexions de Ricœur sur le croisement entre histoire et fiction, élaborées dans *Temps et récit* et reprises d’ailleurs dans les pages suivantes de *La mémoire, l’histoire, l’oubli*. Dans *Temps et récit III*, l’histoire est en effet pensée comme le fruit d’une construction imaginative qui ne peut se figurer le passé que par une vision. Le “voir comme” qui était interprété comme essentiel dans la métaphore,<sup>15</sup> est repris par Ricœur dans son analyse du récit fictionnel et du récit historique. À l’époque, toutefois, contrairement à ce qui est déclaré dans *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, la véhémence ontologique de la narration historique – c’est-à-dire sa capacité à se référer au passé réel – n’était pas du tout pensée comme affaiblie par la puissance imaginative, mais plutôt comme renforcée par elle. Ricœur avait justement montré “de quelle façon, unique en son genre, l’imaginaire s’incorpore à la visée de l’avoir-été, sans en affaiblir la visée ‘réaliste’.”<sup>16</sup>

Deux explications possibles ont été données de cette apparente contradiction. La première est celle de Frédéric Worms,<sup>17</sup> qui part d'une distinction entre imagination et imaginaire afin de démontrer la façon dont, dans les pages introductives de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur opère un partage entre mémoire et imaginaire mais non entre mémoire et imagination. Cette précision faite, on peut dès lors concevoir la réminiscence comme fondée sur une figuration imaginative du passé, tout en prenant garde de ne pas confondre cette figuration avec l'imaginaire, qui élabore librement, en revanche, des éléments irréels. La seconde explication a été présentée par Johann Michel,<sup>18</sup> qui commence par mettre en évidence le décalage entre le texte de 1983 et celui de 2000 à l'égard du lien entre histoire et fiction. À ses yeux, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, le souci ricœurien de séparer plus clairement la mémoire de l'imagination est directement lié à la menace du négationnisme. Face au risque d'effacement des épisodes tragiques du XX<sup>e</sup> siècle dans nos narrations historiques, le philosophe aurait ainsi nuancé sa position à l'égard de l'entrecroisement entre histoire et fiction, afin d'éviter le risque de ne pas reconnaître la puissance véridicative et ontologique de l'histoire, qui s'appuie sur les témoignages et documents d'archives.

Or, il nous semble possible d'associer ces deux argumentations pour déboucher sur une nouvelle interprétation. Nous partageons avec F. Worms l'idée selon laquelle Ricœur ne veut pas ici dissocier radicalement l'imagination de la mémoire. Dans le paragraphe "La représentation historique et les prestiges de l'image," il parle d'ailleurs très clairement des trois niveaux du récit historique, qui sont les niveaux narratif, rhétorique et imaginatif.<sup>19</sup> Pour cette raison, il ne s'agit à aucun moment pour lui de nier le fait que l'imagination joue un rôle dans la construction du discours historique. Il nous semble plus difficile, en revanche, de dissocier l'imaginaire de l'imagination, dans la mesure où il en constitue l'une des dimensions incontournables. L'imaginaire est, en effet, la fonction "ostensive" de l'imagination qui montre et qui, précisément pour cela, est tout à la fois instrument et "piège" de la mémoire.<sup>20</sup>

D'un autre côté, si nous pouvons reconnaître avec Johann Michel, que, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur insiste beaucoup plus que dans *Temps et récit* sur la présence d'une "existence extratextuelle," s'il est vrai qu'il met aussi davantage l'accent sur le rôle des techniques, des recherches et des procédés qui conduisent à une attestation critique du passé (c'est-à-dire à une configuration du passé vérifiée par la preuve documentaire et par le témoignage direct), cela ne signifie pas pour autant que le rôle de l'imagination s'en trouve limité, et que le récit historique soit moins lié à la fiction. Il est en effet toujours nécessaire de se figurer le passé pour pouvoir confirmer dans un second moment la véridicité de la narration. En ce sens, le moment du "voir comme" paraît tout à fait incontournable pour la formation du récit historique. Comme l'écrit Ricœur:

Si les constructions de la phase de l'explication/compréhension visent à constituer des reconstructions du passé, cette intention paraît dite et montrée dans la phase représentative: n'est-ce pas en racontant, en soumettant le récit aux tours d'un style, et, pour couronner le tout, en mettant sous les yeux [...] que l'on accrédite le discours historique? On peut le dire.<sup>21</sup>

Selon nous, il est donc clair que Ricœur continue de conférer à l'imagination la fonction de construire des récits historiques tout comme des récits de fiction. Cependant, en essayant d'assurer une véhémence ontologique aux premiers, plutôt que de distinguer imagination et imaginaire, il admet qu'il faut attester de façon critique la narration du passé, c'est-à-dire qu'il convient de

l'intégrer avec un travail de documentation soigneux fondé sur la présence indéniable des archives et des témoignages.

Mémoire et imagination peuvent donc être pensées ensemble, à condition de postuler un processus d'attestation critique à l'égard des modalités d'inscription des contenus de la réminiscence, c'est-à-dire en ce qui concerne l'historiographie. Ces conditions une fois posées, il apparaît alors que l'imagination joue un rôle d'une importance capitale dans l'acte architectonique qui construit l'espace public et qui, par ce biais, inscrit la mémoire individuelle et collective dans la matière comme l'historiographie le fait dans la parole.

Tout d'abord, comme on l'a dit, le projet qui précède l'acte concret consistant à construire s'enracine dans une dimension imaginative partagée: il renvoie à un univers symbolique à partir duquel la mémoire collective prend forme. À cet égard, nous partageons l'étonnement de Jeffrey Andrew Barash, lorsqu'il se demande pourquoi Ricœur ne valorise pas davantage le rôle de l'imaginaire symbolique dans ce contexte alors qu'il n'a cessé par ailleurs d'en souligner l'importance. Il est néanmoins légitime de reconnaître que sa philosophie nous donne tous les outils nécessaires pour envisager la mémoire collective comme une mémoire située "au-delà de la sphère de l'expérience personnelle," et qui "quelle que soit par ailleurs la variété des niveaux auxquels on peut la situer, réside dans la puissance communicative des symboles."<sup>22</sup> Si l'on songe, par exemple, à une œuvre comme *L'idéologie et l'utopie*, antérieure de quelques années à *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, il est frappant de noter que, dans le cadre de sa réflexion sur l'imaginaire social, Ricœur pense l'action comme toujours symboliquement médiée, c'est-à-dire liée au milieu historique des traditions auquel nous appartenons – milieu à l'égard duquel nous ne pouvons nous distancier que grâce au pouvoir critique de l'utopie. Dans ce cadre culturel, le langage lui-même ne cesse de véhiculer une dimension symbolique historique qui concerne l'individu tout comme la collectivité.

Il est donc surprenant que Ricœur n'ait pas utilisé les ressources de sa théorie de l'imaginaire social pour penser la mémoire. Selon nous, il se pourrait toutefois qu'il existe une façon de rattacher la question de l'imaginaire symbolique à la question de la mémoire collective, en reliant le thème du récit à celui de l'architecture en tant qu'inscription de la mémoire collective dans un espace public.

L'acte architectonique est en effet interprété par Ricœur comme le résultat d'une opération imaginative, tout comme le récit. Ainsi, selon lui: "l'architecture serait à l'espace ce que le récit est au temps, à savoir une opération 'configurante' un parallélisme entre d'une part construire, donc édifier dans l'espace, et d'autre part raconter, mettre en intrigue dans le temps."<sup>23</sup> L'hypothèse de travail figurant dans les pages de cet article consiste d'un côté à tenter d'enchevêtrer la spatialité du récit (dans son activité de figuration qui "donne à voir" ce qui est raconté) avec la temporalité de l'acte architectural, et, de l'autre, à montrer de quelle façon la dynamique de la mémoire et celle du projet sont des parties intégrantes de ce même acte. Les trois moments de la représentation créatrice du récit, c'est-à-dire ceux que Ricœur nomme *Mimesis I, II, III* (pré-figuration, configuration et re-figuration) dans *Temps et récit I*, correspondent parallèlement aux articulations de la narration architecturale. Tous trois se fondent sur un travail de l'imagination.

Le niveau de la pré-figuration est très rapidement présenté par Ricœur, qui le relie à la pratique ordinaire de connecter une action à celui qui l'a accomplie et donc à la compétence consistant à échanger entre nous des récits de vie dans nos existences quotidiennes. En revanche,

dans *Temps et récit I*, il est décrit plus précisément comme ce qui correspond à notre pré-compréhension du monde de l'action dans ses structures d'intelligibilité, ses ressources symboliques et son caractère temporel. Il renvoie ainsi à la capacité de comprendre une sémantique de l'action avant de la narrer explicitement.

On peut cependant se demander pour quelle raison le philosophe simplifie ici sa description de la pré-figuration? Il nous semble que l'on peut comprendre cette simplification de plusieurs façons. La première est que, dans le cadre de cet article, c'est l'articulation narrative de l'acte architectural, plutôt que celle du récit, qui est mise au centre du discours; la deuxième vient du fait que les argumentations présentées dans un article ne peuvent avoir la même ampleur que celles présentes dans la section d'un essai tout entier; la dernière explication, qui est la plus pertinente dans le cadre de notre discours, est que, dans ce cas précis, Ricœur s'est seulement intéressé, plutôt qu'à la sémantique de l'action en tant que telle, à "la prise de contact du vivre-ensemble [qui] commence par les récits de vie que nous échangeons." Par conséquent, on peut soutenir que, dans ce texte, l'analyse porte essentiellement sur une dimension collective et partagée de la vie humaine – ce qui confirme que le type de mémoire dont Ricœur parle lorsqu'il se réfère à l'architecture est davantage une mémoire plurielle et publique, comme les lieux où elle s'inscrit normalement.

Prenant pour guide analogique les trois moments mimétiques de sa conception du récit, Ricœur pense dès lors le moment de la pré-figuration, dans le champ de l'architecture, comme l'acte d'habiter qui est corrélatif à celui de construire. Vivre dans un espace implique toujours une intelligence des lieux qui se déroule dans l'acte d'habiter. Avant de projeter de nouveaux lieux, le seul fait d'y vivre en tant qu'être doté d'un corps qui demeure, circule, va et vient confère à cet espace des rythmes de vie qui sont reproduits dans les artifices architecturaux, qui leur donnent une forme spécifique. En ce qui concerne d'autre part la con-figuration, nous avons déjà souligné sa triple structure, composée des niveaux de la mise en intrigue, de la quête d'intelligibilité et de l'intertextualité; et nous avons, en outre, expliqué comment le projet architectural s'apparente à l'activité de configuration narrative à travers sa synthèse de l'hétérogène, sa construction réglée par le critère de viabilité et enfin son placement dans un environnement des constructions qui sont déjà là. L'imagination est placée au premier plan par Ricœur, surtout dans la première de ces opérations. Comme on peut le comprendre à partir de l'analyse de *Temps et récit I*, l'imitation créatrice qui configure est fort imprégnée de l'imagination qui en est à la base, au point que Ricœur n'hésite pas à rapprocher la production de l'acte configurant du travail de l'imagination productrice de Kant.<sup>24</sup> Tous deux ont en effet une fonction synthétique qui aboutit d'un côté au schématisme des concepts et, de l'autre, à celui de la fonction narrative. À partir de cette analyse de *Architecture et narrativité* et de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, il semble en effet évident que l'activité imaginative joue aussi un rôle essentiel dans la création architecturale.

En dernier lieu, l'acte architectural, comme le récit, re-configure. Cette opération est envisagée à l'égard du récit, comme le moment où il est mis face à son lecteur, c'est-à-dire comme le moment de la réception. À la différence de ce qui est affirmé par les structuralistes, le discours narratif, selon Ricœur, prend son sens du fait qu'il est toujours reçu par quelqu'un qui, à travers la lecture, modifie son expérience du réel. La réception est, précisément pour cette raison, le point où le fictif et l'historique se croisent, car tous deux, en tant que récits, opèrent à ce moment-là une modification du monde du lecteur. Or, de la même manière, l'architecture devrait se soucier de

ceux qui habitent l'espace urbain, en équilibrant la rationalité du projet avec la contingence des besoins et des attentes particulières des citoyens. Habiter et construire sont ainsi deux aspects qui se rejoignent dans le même cercle dialectique<sup>25</sup> et qui, ensemble dans le projet, composent la dynamique de la triple *mimesis*.

Tout comme les autres moments, l'habiter réceptif est tissé par le travail de l'imagination. Nos actions sont toujours dotées d'une sémantique particulière, d'un imaginaire assoupi qui rend possible l'acte de relecture des paysages géographiques. En effet,

L'habiter réceptif et actif implique une relecture attentive de l'environnement urbain, un réapprentissage continu de la juxtaposition des styles, et donc aussi des histoires de vie dont les monuments et tous les édifices portent la trace. Faire que ces traces ne soient pas seulement des résidus, mais des témoignages réactualisés du passé qui n'est plus mais qui a été, faire que l'avoir-été du passé soit sauvé en dépit de son ne-plus-être; c'est ce que peut la "pierre" qui dure.<sup>26</sup>

Ricœur termine son discours sur l'architecture et la narration en le reliant au point de départ de la contribution, c'est-à-dire à la mémoire. La mémoire et l'architecture s'avèrent être ainsi le revers l'une de l'autre, tout comme la mémoire et l'histoire. L'acte architectural et l'historiographie ont en effet la même capacité à solidifier la mémoire vive dans l'espace,<sup>27</sup> dans des lieux et des inscriptions par la lecture desquels il est possible de re-déployer nos histoires à travers notre capacité imaginative. La mémoire, à son tour, une fois inscrite par l'architecture dans l'espace public, est capable de revenir de façon réflexive à elle-même en se lisant dans les édifices qui composent notre monde. En se changeant ainsi en récit historique, elle devient l'interprétation des traces qui sont dans la pierre, à savoir l'opération herméneutique qui parcourt le chemin inverse de celui de la construction, en allant de la matière à l'image, des lieux à leurs histoires, de la dureté à la durée.

Ces mêmes traces, tout comme leur lecture, sont des produits de l'imagination. Dans *Temps et récit I*, la trace est un effet-signe qui combine la dimension de signifiante et celle de causalité. Elle est à la fois quelque chose de matériel qui est ici et maintenant et la présence signifiante qui nous renvoie à la chose absente. En raison de ce caractère mixte, elle a une nature imaginative.<sup>28</sup> C'est l'imagination qui synthétise la figuration du passé et l'impression qui vient de l'apparition de la chose matérielle, en donnant forme à des images qui imitent de façon créatrice les vestiges de ce qui a été. Réciproquement, c'est cette même faculté qui permet la médiation nécessaire à l'architecture pour cristalliser la mémoire dans des traces spatiales par le biais de la triple *mimesis*.

Il nous reste maintenant, pour terminer notre réflexion, à nous interroger sur ce qui nous semble être une condition de possibilité plus originaire de la mémoire collective des espaces – à comprendre selon les deux sens subjectif et objectif du génitif. En effet, pour pouvoir se donner une mémoire inscrite dans les lieux, l'imagination n'est pas suffisante et il faut qu'il y ait, avant tout, des subjectivités charnelles. Selon nous, même si, dans toute habitation de l'espace, l'imagination continue de servir de médiateur entre la matière et le sens, c'est seulement parce que des subjectivités sont incarnées qu'elles sont en mesure de développer une mémoire spatiale.

## Deux mémoires du corps: l'habitude et l'habiter

La mémoire des lieux et, *a fortiori*, la mémoire des lieux partagés est assurée, selon Ricœur, "par des actes aussi importants que s'orienter, se déplacer, et plus que tout habiter. C'est sur la surface de la terre habitable que nous nous souvenons avoir voyagé et visité des sites mémorables."<sup>29</sup> On a vu que l'espace habité, à la différence de l'espace géométrique, n'est jamais un espace nu mais est toujours saturé. Les lieux typiquement humains ne sont en effet pas composés que par des points, des lignes, des volumes et des distances mais ils rassemblent plutôt ces éléments avec une couche symbolique qui résulte de la fixation des histoires de ceux qui les ont projetés, construits, habités, c'est-à-dire qui ont tissé les épisodes de leurs vies en se déplaçant à travers les différents lieux de leurs existences. L'acte d'habiter donne ainsi lieu à un dépôt symbolique qui est inscrit dans les choses, et il peut le faire seulement par le biais de notre corps, de ses gestes et de ses déplacements.

Il convient de souligner, ici, que la médiation du corps n'est guère une médiation instrumentale: notre chair est en effet espace elle-même, et, comme les endroits où nous vivons, elle est envisagée par Ricœur en tant que matière imprégnée par la mémoire. Le fait de transformer l'environnement en l'habitant n'est donc pas une conséquence de l'utilisation brute de notre corps, car ce dernier ne demeure pas en dehors de cette modification elle-même. En revanche, il se change en changeant l'espace qui est autour de lui, car il est une partie de cet espace. C'est d'ailleurs précisément cette propriété qui avait amené Ricœur à reconnaître, dans *Le volontaire et l'involontaire*, qu'il n'est ni un sujet constituant, ni un sujet constitué,<sup>30</sup> mais qu'il est en même temps une partie du monde et le point où ce monde s'ouvre en tant que monde doté de sens au moment où ce corps devient, parallèlement, subjectivité.

La mémoire qui est dans les choses est alors tout à la fois le résultat et l'analogie de la mémoire qui est dans notre chair. Cette dernière, prise sous son aspect irréflecti, ne correspond à rien d'autre, selon Ricœur, qu'aux habitudes que nous construisons dans le temps par la modification active de notre corps et par l'inscription, en lui, des traces de nos activités. L'habitude, qui est pensée pour la première fois dans *Le volontaire et l'involontaire*, est en effet le moment où "1. Je désigne un caractère de l'histoire de mes actes: j'ai 'appris'; 2. Je m'apparais affecté par cette histoire: j'ai 'contracté'; 3. Je signifie la valeur d'usage de l'acte appris et contracté: je 'sais,' je 'peux'."<sup>31</sup>

Le premier moment qui donne origine à ce cercle est celui de l'invention: on se trouve dans une situation nouvelle et on découvre une spontanéité gestuelle qui nous permet d'agir. Dans un second temps, cette spontanéité se fixe et s'incorpore dans le soi, jusqu'à devenir disponible, ne serait-ce que de façon cachée, pour faire face à des situations futures encore inconnues. L'habitude devient ainsi involontaire, mais jamais de façon absolue; elle donne davantage au vouloir les capacités nécessaires pour devenir effectif. Bref, nous disposons d'un certain nombre de savoir-faire contractés<sup>32</sup> qui dérivent de la répétition mais aussi de l'invention et du progrès des actes, avec lesquels nous devenons familiers au point de les reconnaître comme une partie de nous.

Dans son "Esquisse phénoménologique de la mémoire,"<sup>33</sup> Ricœur reprend l'idée de l'habitude lorsqu'il analyse les capacités de la mémoire "heureuse."<sup>34</sup> L'habitude est ici présentée comme le pôle opposé de la mémoire déclarative, c'est-à-dire comme le moment où le passé n'est pas reconnu en tant que tel, mais est incorporé en nous de façon irréflectie, à savoir sans conscience

de la distance temporelle. Une fois de plus, elle est envisagée comme la disposition des capacités – savoir-faire – qui vont de l'action à la narration, en passant par l'imputabilité. Bref, l'habitude est cette dimension de la mémoire corporelle qui n'est pas encore consciente d'elle-même car elle n'est pas encore redéployée par le récit.

Le processus d'innovation et d'accumulation des gestes qui vont composer la couche de l'habitude dans le dépôt de notre mémoire est le résultat de nos déplacements dans le monde, que nous habitons tout comme le font les choses et les corps des autres. C'est précisément ce lien de l'habiter et de l'habitude que Heidegger avait mis en lumière dans sa conférence de 1954 intitulée "Bâtir habiter penser": "Mais *bauen*," écrit-il, "habiter, c'est-à-dire être sur terre, est maintenant, pour l'expérience quotidienne de l'homme, quelque chose qui dès le début, comme la langue le dit si heureusement, est 'habituel'."<sup>35</sup> Cela est à la base du péril, selon lui, de transformer l'acte d'habiter en la répétition mécanique, anonyme et inauthentique du rythme de notre vie. En d'autres termes, l'habitude est l'origine de son oubli, car elle se cache dans la familiarité de gestes auxquels nous ne réfléchissons plus. Mais, réciproquement, en suivant Ricœur, on peut dire qu'elle est aussi à l'origine de la réminiscence, lorsqu'elle est mémoire contractée qui nous permet de passer à une mémoire déclarative. Notre chair, en tant que premier abri de nos souvenirs spatio-temporels, est ainsi le point où se croisent et s'intègrent la matière et la parole, qui dans la première est toujours repliée. Elle est le pont, pour cette raison, entre l'expérience de l'espace nu – qui est seulement pensable logiquement – et l'espace habité, qui est la véritable inscription de notre mémoire individuelle et collective, dans le cas de l'espace partagé.

Si d'un point de vue ontologique le corps est premier, puisqu'il assemble en lui la matière et le sens, d'un point de vue logique, la faculté de l'imagination est la seule clé pour penser cette union elle-même. Selon Ricœur, elle est en effet la médiation qui permet d'accéder à la pensée du cogito intégral,<sup>36</sup> c'est-à-dire un cogito qui n'est pas seulement intellect, pas seulement volonté, mais qui est cet intellect et cette volonté incarnés. L'imagination est le terme médiateur entre l'apparence du monde des objets et son sens, entre notre perspective finie et le verbe infini, qui nous rend capables de la communiquer aux autres. Elle demeure une faculté obscure, tout comme l'était l'"art caché" du schématisme chez Kant, car elle est à la base de toute connaissance et de toute compréhension. On ne peut pas voir sans lumière, mais, l'on ne parvient jamais à voir la lumière elle-même, c'est ce que Ricœur veut dire quand il parle de l'imagination "qui est conscience, mais qui n'est pas conscience de soi."<sup>37</sup>

En suivant un chemin inverse, on peut alors aller de l'habitude à l'habiter, car le corps dans lequel l'habitude se sédimente est précisément notre être-ouvert sur le monde.<sup>38</sup> C'est pour cette raison que l'"on ne se souvient pas seulement de soi, voyant, éprouvant, apprenant, mais des situations mondaines dans lesquelles on a vu, éprouvé, appris. Ces situations impliquent le corps propre et le corps des autres, l'espace vécu, enfin l'horizon du monde et des mondes sous lequel quelque chose est arrivé."<sup>39</sup> À partir de là, l'habitude se dédouble puisqu'elle recèle à la fois une dimension privée et une dimension partagée. Elle peut se superposer ainsi à ce que l'on appelle normalement "habitus." Comme le montre Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, l'habitus est l'habitude dans son aspect commun, qui se met en œuvre dans les rituels sociaux qui relèvent des phénomènes de commémoration, c'est-à-dire des phénomènes dans lesquels la mémoire collective prend la place de la mémoire individuelle.<sup>40</sup> On remarque ici comment cette mémoire corporelle s'inscrit tout à la fois dans la dimension pré-narrative où se situe l'imaginaire collectif et dans le

domaine de la re-figuration, à savoir le moment où l'on transfigure dans les rituels et dans les mots, la solidité des lieux.

Mais, "les lieux de la mémoire seraient-ils les gardiens de la mémoire personnelle et collective s'ils ne demeuraient 'à leur place,' au double sens du lieu et du site? [...] L'espace public au sein duquel les célébrants sont rassemblés, le calendrier des fêtes qui scandent les temps forts des liturgies ecclésiastiques et des célébrations patriotiques pourraient-ils exercer leurs fonctions de rassemblement communautaire (*religio* égale *religare*?) sans l'articulation de l'espace et du temps phénoménologiques sur l'espace et le temps cosmologiques?"<sup>41</sup> Telle est la question que l'on se pose avec Ricœur.

Au terme de cette réflexion, nous pouvons répondre par la négative. Le paradoxe de la mémoire, individuelle et collective, est qu'elle est gardée seulement si elle est dépassée. Elle est prise dans le cercle qui va de l'expérience vive à son dépôt dans l'espace corporel et public sous la forme de souvenirs, et sa vie dynamique est rendue possible par la médiation de l'imagination et de la narration – langagière et architecturale.

La mémoire collective est ainsi ce qui traverse l'espace partagé dans notre vie avec les proches et les étrangers; elle fait sens en s'inscrivant dans cet espace comme le fait un imaginaire symbolique qui est, tout à la fois, dur et durable.

- <sup>1</sup> Dans *Temps et récit*, t. 3, il parle en effet de la mémoire collective comme d'«une notion difficile, dénuée de toute évidence propre,» même si «son rejet annoncerait, à terme, le suicide de l'histoire,» (Paul Ricœur, *Temps et récit*, t. 3, *Le temps raconté* (Paris, Éditions du Seuil, 1985), 216).
- <sup>2</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris, Éditions du Seuil, 2000), 112.
- <sup>3</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 162.
- <sup>4</sup> Voir à cet égard les considérations de Jérôme Porée sur la différence entre proches et prochain dans Jérôme Porée, «Paul Ricœur: le philosophe, l'architecte et la cité,» *Revue juridique de l'Ouest*, 2008-3, 301-20, et les considérations d'Olivier Abel sur ce même sujet dans Olivier Abel, «La philosophie du proche,» *Cités*, n°33, 2008/1.
- <sup>5</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 184.
- <sup>6</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 160 (nous soulignons).
- <sup>7</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 183-91.
- <sup>8</sup> Pour être précis: cette communication sera reprise en 1996 sous le titre «De la mémoire» lors d'une rencontre organisée en 1996 à Paris par la Direction de l'Architecture et du Patrimoine et le texte en sera publié en 1998 dans la revue «Urbanisme» (*Urbanisme*, n. 303, nov./déc. 1998, 48) sous le titre «Architecture et narrativité.» Signalons enfin que Ricœur avait déjà publié précédemment deux autres articles sur des questions voisines: «Urbanisation et sécularisation» en 1967, et «La cité est fondamentalement périssable» en 1994.
- <sup>9</sup> Ricœur, «Architecture et narrativité,» 48.
- <sup>10</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 184.
- <sup>11</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 185.
- <sup>12</sup> Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace* (Paris, Presses universitaires de France, 1957), 58.
- <sup>13</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 187.
- <sup>14</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 26.
- <sup>15</sup> Voir à ce sujet: Paul Ricœur, *La métaphore vive* (Paris, Éditions du Seuil, 1975).
- <sup>16</sup> Ricœur, *Temps et récit*, t. 3, *Le temps raconté*, 331.
- <sup>17</sup> Frédéric Worms, «Vie, mort et survie dans et après. La mémoire, l'histoire, l'oubli,» in F. Dosse (dir.), *Paul Ricœur: penser la mémoire* (Paris, Éditions du Seuil, 2013), 135-47.

- <sup>18</sup> Johann Michel, "L'énigme de la 'représentance'," in F. Dosse (dir.), *Paul Ricœur: penser la mémoire*, (Paris, Éditions du Seuil, 2013), 277-90.
- <sup>19</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 360.
- <sup>20</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 66.
- <sup>21</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 360.
- <sup>22</sup> Jeffrey Andrew Barash, "Qu'est-ce que la mémoire collective? Réflexions sur l'interprétation de la mémoire chez Paul Ricœur," *Revue de métaphysique et de morale*, 2006/2 (n° 50), 185-95, 190.
- <sup>23</sup> Ricœur, "Architecture et narrativité," 45.
- <sup>24</sup> Ricœur, *Temps et récit t. 1*, 132.
- <sup>25</sup> Heidegger a profondément influencé cette conception du lien entre habiter et construire. Comme il écrit dans sa conférence intitulée "Bâtir, habiter, penser": "Si cependant nous écoutons ce que dit la langue dans le mot *bauen*, ce que nous entendons est triple: 1. *Bauen* est proprement habiter; 2. Habiter est la manière dont les mortels sont sur terre; 3. *Bauen*, au sens d'habiter, se déploie dans un *bauen* qui donne ses soins, à savoir à la croissance – et dans un *bauen* qui édifie des bâtiments. Si nous considérons ces trois points, nous percevons une indication et observons ce qui suit: nous ne pouvons même pas demander d'une façon suffisante ce qu'est dans son être la construction d'édifices, encore moins pouvons-nous en décider en connaissance de cause, aussi longtemps que nous ne pensons pas à ceci, que *bauen*, en soi, est toujours habiter." Martin Heidegger, *Essais et conférences* (Paris, Gallimard, 1958), 174-5.
- <sup>26</sup> Ricœur, "Architecture et narrativité," 51.
- <sup>27</sup> Dans le paragraphe "L'espace habité," Ricœur écrit à l'égard de l'historiographie: "Si l'historiographie est d'abord mémoire archivée et si toutes les opérations cognitives ultérieures recueillies par l'épistémologie de la connaissance historique procèdent de ce premier geste d'archivation, la mutation historique de l'espace et du temps peut être tenue pour la condition formelle de possibilité du geste d'archivation." Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 183.
- <sup>28</sup> Ricœur, *Temps et récit t. 3, Le temps raconté*, 335.
- <sup>29</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 49.
- <sup>30</sup> Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté t. 1, Le volontaire et l'involontaire* (Paris, Éditions du Seuil, 2009), 35.
- <sup>31</sup> Ricœur, *La philosophie de la volonté t. 1, Le volontaire et l'involontaire*, 353. Comme l'a montré Claude Romano, "il existe une *mémoire inerte et itérative*, celle de la routine, et *une autre agile et innovante*, celle de l'exercice en vue d'un apprentissage et de l'aptitude qui en découle. La première est une mémoire morte, répertoire de gestes usés et machinaux, la seconde une mémoire vivante en modification continue. La première se borne à répéter, la seconde ne cesse de sélectionner, parmi ces

performances, celles qui sont les plus proches du geste à atteindre. La première est faite de gestes parcimonieux, étriqués, indifférents, atrophiés, monotones, programmés; la seconde de gestes déliés, adaptés, imprévisibles. En prétendant ranger sous la même étiquette de 'mémoire-habitude' ces deux mémoires, on rapproche des phénomènes distincts et même, à certains égards, antithétiques." Claude Romano, "L'équivoque de l'habitude," *Revue germanique internationale*, 2011/13, 197.

<sup>32</sup> Nous nous appuyons ici sur les considérations d'Olivier Abel. "On peut certes, écrit-il, proposer une description phénoménologique pure du décider, de l'agir, du consentir: mais il faut bien reconnaître, en deçà de l'agir, cette part involontaire qui n'est pas un involontaire absolu, mais du toujours déjà là, déposé en schèmes, en dispositions, en langage. On se demande alors si le langage tout entier n'est pas à relier à cette thématique de l'habitude. C'est bien ici le fond langagier sur lequel se détache et peut se former la parole. Et nous n'aurions ni la parole ni l'action si nous ne disposions (habere) de ce fond de dispositions acquises et exercées." Olivier Abel, "Le paradoxe éthique de l'habitude," article disponible en ligne, <http://olivierabel.fr/ricoeur/le-paradoxe-ethique-de-l-habitude.php>.

<sup>33</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 25.

<sup>34</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 26.

<sup>35</sup> Heidegger, *Essais et conférences*, 174.

<sup>36</sup> Comme l'écrit Jean-Luc Amalric: "S'il fallait [...] définir le point d'émergence de la philosophie ricœurienne de l'imagination esquissée dans la *Philosophie de la volonté*, il nous semble qu'il se situe très exactement dans cette tentative pour accéder à l'expérience vive de notre vouloir incarné en dépit de la brisure du cogito." Jean-Luc Amalric, *L'imagination vive, Une genèse de la philosophie ricœurienne de l'imagination* (Paris, Hermann, 2013), 45.

<sup>37</sup> Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté t. 2, Finitude et culpabilité*, (Paris, Éditions du Seuil, 2009), 85.

<sup>38</sup> Ricœur, *Philosophie de la volonté t. 2, Finitude et culpabilité*, 279.

<sup>39</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 44.

<sup>40</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 32.

<sup>41</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 52.